



128 C. 133

ISABELLE DE MONTRÉAL.

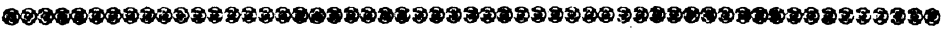
DRAME EN DEUX ACTES, MÉLÉ DE CHANT,

DE MM. PAUL FOUCHER ET CORDELIER DELANOUE;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Galté, le 10 juin 1839.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LÉONCE.	MM. FILLION.
RENAUDOT, médecin.	SAINT-MAR.
MÉGRET, portier de Léonce.	BRIAND.
RAPILLARD, domestique d'une auberge à Bagnères.	BASSAN.
UN COMMISSAIRE de la convention.	BRESIL.
UN DOMESTIQUE.	LAISNÉ.
ISABELLE DE MONTRÉAL.	M ^{me} CLARISSE.
LOUISE BAUDRAND.	EMMA.



ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre modeste à plusieurs portes. — Un secrétaire à droite de l'acteur.

SCÈNE I.

MÉGRET, puis RENAUDOT.

MÉGRET, revenant de la fenêtre.

Ah! ce sera une fête magnifique!... Que de femmes!... que d'enfans!... que de vieillards! les vieillards surtout seront très bien! Je suis fâché d'être si jeune encore: j'aurais pu figurer avantageusement dans la théorie des vieillards!... Quel programme que celui du citoyen David!... le voilà, je viens de l'acheter pour un sou. (Lisant.) « Les » vieillards sortiront de chez eux le cœur plein » d'allégresse... »

RENAUDOT, l'interrompant.

Léonce est-il chez lui?

MÉGRET.

Non, docteur.

RENAUDOT.

Où est-il?

MÉGRET.

Je ne sais pas, docteur.

RENAUDOT.

Quand doit-il revenir?

MÉGRET.

Il n'a rien dit en partant... et si l'on n'était aussi sûr du civisme du citoyen Léonce, on pourrait

jaser... Mais soupçonner un aussi bon républicain!... autant vaudrait déclarer suspect... que sais-je... l'Être suprême ou votre serviteur Mégret... (Reprenant sa lecture.) « Les vieillards sorti- » ront de chez... »

RENAUDOT.

Dis-moi.

MÉGRET.

Docteur?

RENAUDOT.

Que se passe-t-il donc? Conte-moi cela. Je vais m'asseoir en attendant...

MÉGRET.

En attendant qui?

RENAUDOT.

Léonce.

MÉGRET.

Mais le citoyen Léonce ne reviendra peut-être que fort tard.

RENAUDOT.

C'est égal, j'attendrai.

MÉGRET.

C'est que vous risquez de manquer la fête...

RENAUDOT.

Eh! qu'importe...

MÉGRET.

Comment, qu'importe?... Mais, docteur, pour

ISABELLE DE MONTREAL.

un homme de votre âge... comment êtes-vous donc sorti de chez vous ce matin ? vous ne paraissez pas aussi gai que le comporte le programme...

RENAUDOT.

Quel programme?...

MÉGRET.

Il est écrit : « Les vieillards sortiront de chez eux le cœur plein d'allégresse... »

RENAUDOT.

Eh bien?...

MÉGRET.

Eh bien...

RENAUDOT.

Monsieur Mégret...

MÉGRET.

Citoyen Mégret, s'il vous plaît.

RENAUDOT.

Citoyen Mégret, vous...

MÉGRET.

Tutoyez-moi, docteur.

RENAUDOT.

Citoyen Mégret, tu es un imbécile.

MÉGRET.

A la bonne heure...

RENAUDOT.

Ne puis-je attendre là, dans son cabinet?

MÉGRET.

Dans le cabinet du citoyen Léonce?

RENAUDOT.

Oui.

MÉGRET.

Impossible, docteur.

RENAUDOT.

Impossible ? et pourquoi cela ?

MÉGRET.

Parce que personne n'entre dans ce cabinet.

RENAUDOT.

Ah ! ah ! voici du nouveau.

MÉGRET.

Mais non : c'est déjà ancien.

RENAUDOT.

Personne, dis-tu ?

MÉGRET, mystérieusement.

Quand je dis personne...

RENAUDOT.

Ah ! ah ! quelque histoire là dessous...

MÉGRET.

Ne me questionnez pas, docteur.

RENAUDOT.

Tu grilles de parler.

MÉGRET.

Ah ! docteur ! vous me connaissez bien peu.

RENAUDOT.

Le citoyen Mégret fait le mystérieux... Voyons, qu'est-ce qui entre dans ce cabinet?...

MÉGRET, à demi-voix.

Quelqu'un... c'est-à-dire quelqu'une... Mais le citoyen Léonce à trop de vertu pour...

RENAUDOT.

Que veux-tu dire ? achève...

MÉGRET.

Cette femme qui vient le voir, ça n'est pas ce

que vous pourriez croire, docteur ; c'est... voulez-vous le savoir ?

RENAUDOT.

Voyons.

MÉGRET.

Ça ne peut être que la déesse Raison... et alors il n'y a rien à dire.

RENAUDOT, à part.

Une folie ! (Haut.) Et quand la déesse Raison vient voir le citoyen Léonce...

MÉGRET, désignant le cabinet.

Elle entre là.

RENAUDOT, à part.

Oui dà... notre Léonce si grave, si sérieux !... c'est bon à savoir... Ah ! j'étais bien sûr qu'il n'aimait pas Isabelle... Allons, allons, je vois qu'il saura se consoler de la perte. (Haut.) Citoyen Mégret !...

MÉGRET.

Docteur !

RENAUDOT.

Il faut que tu me rendes un service.

MÉGRET.

Lequel ?

RENAUDOT.

Fais-moi le plaisir de t'en aller, mon garçon... mais auparavant donne-moi un livre...

MÉGRET.

En voici un sur cette table... quelque chose de gai... « *Traité du suicide.* »

RENAUDOT.

Du suicide !...

MÉGRET.

Cela ne doit pas vous aller, le suicide.. Vous qui êtes médecin... vous détestez ces gâtes-métier... qui font leurs affaires eux-mêmes.

RENAUDOT, feuilletant le livre.

Tais-toi.

MÉGRET.

Moi, qui vous parle, j'ai eu des passions comme un autre. J'affirmerais même que j'ai été plus passionné qu'un autre... puisqu'une fois, vous le savez, docteur, j'ai entrepris de me suicider...

RENAUDOT, à demi-distrait et les yeux sur le livre.

Oui, oui, je m'en souviens.

MÉGRET.

Oh ! mon Dieu ! la chose n'a tenu qu'à un fil. Un violent chagrin de cœur !... Tout était prêt... la braise allumée, un pistolet amorcé près de moi... comme réserve... il faut toujours garder une poire pour la soif... J'étais déjà à demi-asphixié... je commençais à trouver la mort presque aussi gênante que la vie... cependant je me dis : « Je ne suis pas ici pour mon plaisir... il faut en finir... » Je vais chercher en trebuchant mon pistolet... je veux diriger le canon vers mon front... bah ! la main tremblait, la balle passe derrière mon oreille et va... casser un carreau !... Je vous avoue que j'ai pris l'air avec plaisir... je remis la chose au lendemain.

RENAUDOT.

Et te voilà pourtant.

MÉGRET.

Où, comme vous dites, docteur, me voilà vivant, et j'en suis bien aise... J'étais marié... je suis garçon, c'est-à-dire veuf, c'est-à-dire parfaitement heureux!... et quand je pense que j'aurais pu me tuer!... quelle bêtise!... aujourd'hui je ne serais pas portier et orateur.

RENAUDOT.

Orateur!...

MÉGRET.

Où, à ma section... je parle, je parle!... J'ai fait dernièrement une motion... Connaissez-vous ma motion?

RENAUDOT.

Non. Qu'est-ce donc?

MÉGRET, solennellement.

Je veux faire décréter la vertu universelle! tout le monde sera vertueux.

RENAUDOT.

Jusqu'aux portiers?

MÉGRET.

Il n'y aura plus de portiers : tout le monde tirera vertueusement le cordon...

Aia : Du temps heureux de la Chevalerie.

Tous les états confondus, père-mère,

Se prêteront un mutuel appai.

A gouverner je mettrai tout mon zèle,

Nul ne dira : moi d'abord, avant lui.

Disparaissez, ô préjugés maussades!

Où, que tout aille au gré de mes desseins!

Un jour je veux que ce soient les malades

Qui guérissent les médecins!

Je ne servirai plus... je ne serai plus serf... esclave... vassal... à bas la féodalité!...

(On entend une voix dans la coulisse qui appelle :

Mégret! Mégret!)

MÉGRET.

Voilà!... voilà!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, LÉONCE.

LÉONCE, à Mégret.

Mé bien, qu'attendez-vous, quand j'appelle?

MÉGRET.

Je ne savais pas que le citoyen...

LÉONCE.

C'est bien... prenez... (Il lui donne son chapeau.)

Personne n'est venu?

MÉGRET, montrant Renaudot.

Si fait... voyez...

LÉONCE, le regardant fixement.

Je vous demande si personne n'est venu...

MÉGRET.

Ah! oui... c'est-à-dire non... Non, citoyen... je n'ai point vu la...

LÉONCE, l'interrompant.

C'est bien, sortez... et si l'on venait, ne manquez pas de m'avertir... vous savez.

MÉGRET.

Parfaitement, citoyen... parfaitement... (Sortant.) Je vais au club de l'Indépendance... je ferai une motion parmi les domestiques pour qu'on augmente les gages.

SCÈNE III.

LÉONCE, RENAUDOT.

LÉONCE, allant à Renaudot.

Bonjour, docteur.

RENAUDOT, lui serrant la main.

Bonjour, mon jeune ami... Je lisais en vous attendant, et je pensais que ce livre était l'histoire de notre malheureux pays...

LÉONCE.

Comment cela?...

RENAUDOT, avec un soupir.

Caton déchirant ses entrailles...

LÉONCE, d'une voix sombre.

Où... oui... vous avez raison. C'est une triste chose à voir que cette belle révolution ainsi gâtée, ainsi compromise aux yeux des nations!... Une révolution que j'avais embrassée des premiers avec tant d'amour! avec tant d'orgueil!... Mais, docteur, c'est fini... il faut renoncer à combattre... Au milieu de tout ce désordre, de toute cette mêlée de furieux, d'ambitieux et de dupes, entre les ennemis qui attaquent notre cause et ses défenseurs qui la déshonorent, que faire? se croiser les bras, baisser la tête et attendre...

RENAUDOT.

Vous en êtes venu là?...

LÉONCE.

Où... et pourtant je suis jeune et fort, et j'ai du sang qui brûle mes veines! et je frémis de voir que cette vigueur, que cette ardeur dont il faudrait faire usage pourtant... que tout cela est impuissant et ne peut servir à rien... à rien!... (Il s'assied.)

RENAUDOT.

Ne vous laissez pas aller à ce découragement, Léonce...

LÉONCE.

J'ai eu du pouvoir sur cette multitude, et j'en rougis presque maintenant! Puisqu'ils ont eu confiance en moi, c'est qu'ils m'ont cru féroce, comme eux... Ah! j'ai souvent eu la pensée de quitter cette terre où se commettent tant d'horreurs, où se préparent tant de désastres, et si je n'y étais pas retenu par un lien...

RENAUDOT, avec un cri.

Malheureux!... et quel est ce lien?

LÉONCE, un peu froidement.

l'armée!... la frontière!... à la bonne heure, là le sang qu'on perd ne laisse point de regrets, celui qu'on verse, point de remords... mais ici!... Tâchons au moins de sauver quelques malheureux... et d'abord (Allant à son secrétaire.), parmi ces papiers je trouverai bien quelque certificat de civisme, dont pourra se servir le comte de Montréal, s'il est inquiété, poursuivi...

SCÈNE V.

LÉONCE, ISABELLE.

ISABELLE, de la porte du fond.

Léonce!...

LÉONCE.

Vous! vous, Isabelle, à cette heure!... Mon Dieu!... comment êtes-vous venue?

ISABELLE.

Point d'effroi, Léonce, point d'effroi: de l'espoir plutôt!...

LÉONCE.

De l'espoir!...

ISABELLE.

Oui: c'est pour vous jeter ce mot que je viens.

LÉONCE.

Angé du ciel!...

ISABELLE.

Nous avons quelquefois été si tristes tous deux, si désespérés!... aujourd'hui, j'ai quelque chose de consolant et j'accours... Léonce... Léonce, ma mère m'a parlé ce matin... Vous savez quel visage sévère a la marquise de Montréal... quelle parole brève et imposante! J'avais peur... mes yeux étaient mouillés encore; j'avais pleuré toute la nuit... ma mère me regarda... eh bien! le croiriez-vous, avec compassion cette fois... presque avec tendresse! Elle me prit les mains dans les siennes et m'attira jusqu'à elle dans ses bras... « Ma fille, me dit-elle, avec un accent doux et profond, tu l'aimes bien? » C'était de vous qu'elle parlait... de vous, Léonce! Ah! vous imaginez quelle fut ma surprise, à cette question de ma mère, faite comme je vous le dis là, sans sévérité, sans colère, avec une voix émue et des yeux si tendres et si bons... Je fus un instant comme privée de sentiment, immobile et n'osant croire à ce que j'entendais... à ce que je voyais.. Ma mère répéta: « Tu l'aimes bien?... » Ah! oui, m'écriai-je alors, oui je l'aime, et la mort seule pourra nous séparer!...

LÉONCE.

Chère Isabelle!.. eh bien, ta mère qu'a-t-elle répondu?

ISABELLE.

Elle ne m'a pas repoussée cette fois... elle m'a gardée dans ses bras, sur son cœur... où je suis restée, et elle m'a dit d'espérer... et de m'armer de courage... Comprends-tu? courage! espoir!...

AIR: de Téniers.

Béni par le cœur d'une mère,
Notre amour a des droits sacrés.

Non, ce n'est point une chimère,
Jours de bonheur, vous reviendrez!
Le ciel est touché de nos larmes;
Il plaint nos maux, et les fait.
Plus de douleurs et plus d'alarmes,
Dieu lui-même nous réunit.

LÉONCE.

Isabelle, ta joie me fait revivre... elle me va au cœur... mais, cher ange, ne nous laissons pas reprendre si aisément à l'espoir...

ISABELLE, vivement.

Je te dis que ma mère consent, elle consent! (D'un ton de reproche.) Tu ne me crois donc pas?

LÉONCE, la regardant.

Si, si, je te crois! je veux te croire... ne croire que toi!

ISABELLE.

Vois-tu bien, c'est qu'il y allait de ma vie, et ma mère en a donné long-temps; mais enfin elle a tout compris et d'un mot elle m'a sauvée...

LÉONCE, vivement.

Elle nous a sauvés tous deux, car n'est-ce pas, Isabelle, nous serions morts ensemble?..

ISABELLE.

Oui, ensemble!... Si cette lueur d'espoir venait à s'éteindre, si je m'étais trompée, si ma mère... oh! alors il faudrait mourir, entends-tu? Qui de nous deux voudrait survivre à l'autre?

LÉONCE.

Jamais séparés, jamais!..

ISABELLE.

C'est un serment?..

LÉONCE.

Devant Dieu, un serment sacré comme notre amour.

ISABELLE.

Mais nous sommes insensés avec nos craintes... Ma mère est bonne; elle ne voudra pas briser le cœur de sa fille.

LÉONCE.

Mais M. de Montréal?

ISABELLE.

Mon père... oh! je suis tranquille, ma mère le fléchira.

LÉONCE.

L'espères-tu?

ISABELLE.

Oui, oui, j'en suis sûre, en ce moment elle lui parla pour nous.

LÉONCE.

Il se pourrait... tant de bonheur...

ISABELLE.

Maintenant je t'ai tout dit... il faut que je parte.

LÉONCE.

Si tôt...

ISABELLE.

Oui... je me suis échappée... si l'on s'apercevait de mon absence...

LÉONCE.

Moi aussi je sors, je vais à la section.

ISABELLE.

Nem'accompagne pas... soyons prudents. Adieu...
Est-ce que tu doutes encore de notre avenir?

LÉONCE, avec enivrement.

Oh! non, je n'en doute plus. Oh! ta voix a relevé mon ame qui allait s'abattre; elle a rallumé mon enthousiasme qui allait s'éteindre... Oui, avant ton arrivée j'étais sans force, sans volonté... j'étais morne et désolé... mais tu as parlé, mais tu as parlé et toutes mes craintes se sont évanouies... J'ai des forces maintenant pour marcher, pour lutter! Adieu, mon Isabelle, adieu!

ISABELLE.

Adieu.

(Vive et courte sortie d'Isabelle.)

SCÈNE VI.

LÉONCE, seul.

Oh! oui, j'espère en notre avenir, j'espère en cette révolution qui s'accomplit, car c'est, après tout, une glorieuse chose que de voir une nation défendre la cause de la liberté de l'univers contre l'univers lui-même tout entier!

SCÈNE VII.

LÉONCE, puis MÉGRET.

MÉGRET, en entrant il cache quelque chose dans sa poche.

Citoyen!

LÉONCE.

Je sors.

MÉGRET.

Oui, citoyen.

LÉONCE.

Je reviendrai bientôt... Si l'on vient, faites attendre.

MÉGRET.

Oui, citoyen... Mais dites donc, le docteur aussi?...

LÉONCE.

Le docteur surtout. Je m'en voudrais de désobliger ce bon Renaudot; précisément il doit revenir, ainsi...

MÉGRET.

Suffit... (A part.) Tiens, tiens, comme il a l'air content!

LÉONCE.

Mégret... vous êtes un habile orateur: quand vous parlerez au club, parlez pour moi.

MÉGRET.

C'est trop juste.

LÉONCE, négligemment.

Parlez aussi en faveur de quelques amis que j'ai: deux ou trois bons patriotes, qu'on veut faire pas-

ser pour des aristocrates... Je vous recommande surtout le citoyen Montréal...

MÉGRET.

Qui loge ici près, à main droite? un ci-devant? je connais ça... Mais dites donc, c'est un chouan, cet homme-là!...

LÉONCE.

C'est un ardent patriote, et celui qui dira le contraire en aura menti...

MÉGRET.

Suffit, citoyen.

LÉONCE.

Ainsi, vous parlerez pour Montréal, n'est-ce pas?

MÉGRET.

Convenu, convenu, feu Brutus ne sera plus auprès de lui qu'un émigré.

LÉONCE.

Salut!... (Il lui donne la main.)

MÉGRET, lui donnant la sienne.

Et fraternité...

SCÈNE VIII.

MÉGRET, puis RENAUDOT.

MÉGRET, regardant sortir Léonce.

Fraternité... et indivisibilité!... le voilà parti. Pas fier celui-là... car enfin je suis un simple portier, et il pourrait me traiter sans... (Se redressant.) Non, il ne le pourrait pas, nous avons des lois! *Vous vivez sous une... sous une Convention nationale ennemie de la fraude*, comme dit le citoyen Molière, nous nous valons tous... Je cire ses bottes, je nettoie ses appartemens pour six livres par mois, c'est vrai, mais c'est avec la plus parfaite égalité de condition... (Apercevant Renaudot.) Voici notre médecin. (Entrée vive.)

RENAUDOT.

Vous êtes seul, Mégret?

MÉGRET.

Oui, docteur.

RENAUDOT.

Tant mieux. Vous m'avez dit tantôt...

MÉGRET.

Comme vos traits sont bouleversés!

RENAUDOT.

Ce n'est rien... (A part.) Ah! malheureuse famille!...

MÉGRET.

Instruisez-moi, docteur.

RENAUDOT.

Mégret, vous m'avez dit qu'une femme... une jeune femme voilée, venait ici quelquefois.

MÉGRET.

Ah! vous vous souvenez...

RENAUDOT.

Répondez vite: comment est-elle, cette femme? sa taille, sa démarche, sa voix?...

belle, oseriez-vous l'arracher à sa famille, pour la garder au bourreau peut-être ?

LÉONCE.

Isabelle sera ma femme !... mon patriotisme est connu... et j'obtiens sa grâce, si elle est accusée.

RENAUDOT.

Sa grâce, à elle, la fille du marquis de Montréal ! y pensez-vous ? Oubliez Isabelle, oubliez-la, Léonce... Une dernière fois, suivez mes conseils !

LÉONCE.

La laisser fuir... mon Dieu ! mon Dieu !

SCÈNE X.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Une lettre très pressée pour M. le docteur Renaudot.

RENAUDOT.

Donnez. Qui vous envoie ?

LE DOMESTIQUE.

Madame de Montréal... elle m'a dit de chercher partout M. le docteur.

RENAUDOT, après avoir lu.

Ah ! mon Dieu !

LÉONCE.

Qu'est-ce donc ?

RENAUDOT.

Lisez... lisez...

LÉONCE, lisant.

« Tous les désastres à la fois, mon cher Renaudot ; mais je ne m'attendais pas au plus cruel... ma fille a disparu... ma fille est perdue pour moi !..... » Isabelle !...

RENAUDOT.

Poursuivez.

LÉONCE.

« A la nouvelle de la proscription qui vient de frapper toute notre famille ; à la nouvelle d'une fuite prochaine et d'un exil irrévocable, ma pauvre enfant à jeté un grand cri... un instant après elle avait quitté l'hôtel... Vous connaissez Isabelle... son imagination exaltée... elle est morte » à présent... Morte ! peut-être. »

RENAUDOT, lui arrachant la lettre.

Morte... entendez-vous ?

LÉONCE, avec égarement.

Monsieur... monsieur... venez... venez avec moi... ensemble... tous deux, nous la retrouverons... Il faut courir... il faut chercher.

RENAUDOT, avec autorité.

Demeurez, Léonce. Il est impossible que vous ne sachiez pas où est cette jeune fille.....

LÉONCE.

Sur l'honneur, sur l'honneur, monsieur, je ne le sais pas.

RENAUDOT.

Vous l'avez vue... elle est venue aujourd'hui... je le sais.

LÉONCE.

Oui.

RENAUDOT.

Et maintenant...

LÉONCE.

Maintenant, monsieur, (Avec désespoir.) oh ! morte ! morte sans moi ! et je ne lui ai pas dit adieu.

RENAUDOT.

Vous l'avez tuée ! (Ici on entend un grand bruit dans le cabinet, comme le bruit d'un meuble qu'on a laissé tomber. Léonce pousse un cri de joie.)

LÉONCE.

Tuée !... non ! non... car elle vit... car elle est là, monsieur, elle est là.

RENAUDOT, allant à la porte du cabinet.

Alors, ouvrez cette porte, car je l'emmené.

LÉONCE.

Renaudot !

RENAUDOT.

Léonce, ouvrez cette porte à l'instant, je vous l'ordonne...

LÉONCE.

Qu'osez-vous dire ?

RENAUDOT.

Je dis qu'il y a une mère au désespoir, qui attend Isabelle, qui ne croira pas à la vie de sa fille tant que sa fille ne lui sera pas rendue. Je dis que chaque instant qui aggrave les angoisses de cette mère, c'est un crime de plus sur votre tête, et je vous déclare que je ne sors pas d'ici sans cette jeune fille.

LÉONCE.

Monsieur !...

RENAUDOT.

Sa mère l'attend et les instans sont comptés ; il faut que les Montréal partent sur le champ...

LÉONCE, suppliant.

Alors, un adieu... un adieu éternel !... Monsieur... ne me poussez pas au désespoir... je veux voir Isabelle... une dernière fois... quelques minutes seulement... Après, libre à vous de nous séparer... libre à elle de partir ; après je les sauverai, moi... je protégerai leur fuite... mais de grâce... un instant... un seul instant.

RENAUDOT.

Léonce, je me confie en votre loyauté, je vous accorde cinq minutes... pensez à une mère dont vous prolongez l'agonie. (Sortie de Renaudot.)

SCÈNE XI.

LÉONCE, ISABELLE.

LÉONCE allant ouvrir la porte du cabinet.

Isabelle !

ISABELLE.

Eh bien ! Léonce, vous savez...

LÉONCE.

Oui.

ISABELLE.

Cette condamnation, ce départ...

LÉONCE.

Oui.

ISABELLE.

Vous ne savez pas tout encore... Léonce, mon père m'a ordonné de vous oublier; il a parlé de vous outrageusement, et quand je me suis révoltée il m'a menacée d'une malédiction.

LÉONCE.

Mais M^{me} de Montréal ?

ISABELLE.

Ma mère est l'esclave de mon père; tous deux veulent me marier.

LÉONCE.

Ta mère aussi! et à qui donc! à qui donc?

ISABELLE.

Un certain comte de Rivers à qui on a promis ma main... un gentilhomme qui a émigré, et dont la fortune nous attend hors de France.

LÉONCE.

Que ferez-vous, Isabelle ?

ISABELLE.

Et vous, Léonce ?

LÉONCE.

Moi ?

ISABELLE.

Vous hésitez ? Moi, voyez-vous, je viens à vous, Léonce, je ne partirai pas.

LÉONCE se jetant à ses pieds.

Ah!

ISABELLE.

Mais vous oubliez, Léonce, que je ne puis rester... je ne puis, car je m'appelle Isabelle de Montréal, mon père exposera mille fois sa tête plutôt que de souffrir une tache à ce nom-là. Or, vous le savez, Léonce, j'ai tout oublié pour ne me souvenir que de vous ! Aujourd'hui, encore, et cette fois avec éclat... j'ai fait... j'ai quitté l'hôtel de Montréal pour n'y plus rentrer... Mon père, n'en doutez pas, voudra savoir où est sa fille... il me fera chercher, il viendra lui-même... il se perdra; eh bien ! il n'y a qu'un moyen d'échapper à sa violence et de ne pas nous séparer... Léonce, moi morte, mon père partira...

LÉONCE, avec effroi.

Que dis-tu ? mourir ! tu veux mourir ?

ISABELLE.

Oui... n'était-ce pas convenu entre nous ? Aujourd'hui, quand tu m'as vue si confiante, presque si heureuse parce que j'avais vu sourire ma mère...

et que j'espérais pour notre amour, ne te souviens-tu pas, Léonce, que déjà je parlais de mourir ? Oui... je te disais... ce que j'avais dit à ma mère, la mort seule pourra nous séparer... Eh bien ! l'instant est venu... il faut nous séparer ou mourir... Que choisis-tu ?

LÉONCE, après un silence.

Comme toi, Isabelle, comme toi...

RENAUDOT, en dehors.

Léonce ! Léonce !

ISABELLE.

Qui est là ?

LÉONCE.

Renaudot !... c'est toi qu'il attend, c'est toi qu'il vient chercher pour te ramener à ton père.

ISABELLE.

(A elle-même.) Oh ! ma honte est déjà connue. (A Léonce.) Nous n'avons donc qu'un instant...

LÉONCE.

Une minute à peine...

ISABELLE.

Oh ! ils viennent m'arracher d'ici... Fuyons... ce cabinet... (Elle entre dans le cabinet.)

RENAUDOT, en dehors.

Léonce !...

LÉONCE.

Isabelle, Isabelle, je suis à toi.

(Il entre dans le cabinet et referme la porte sur lui.)

SCÈNE XII.

RENAUDOT, MÉGRET.

RENAUDOT, entrant.

Léonce ! où êtes-vous, Léonce ? personne ! Dans ce cabinet... A moi ! aidez-moi à enfoncer cette porte...

(Mégret et Renaudot frappent violemment à la porte du cabinet, on entend une double détonation.)

RENAUDOT.

Malheureux !... (La porte cède, Renaudot recule en poussant un cri.) Tous deux ! tous deux !...

MÉGRET, qui a été au fond.

Monsieur, une dame monte l'escalier... c'est la mère...

RENAUDOT.

Madame de Montréal !... (Se précipitant vers la porte et barrant le passage.) N'entrez pas, madame, au nom du ciel !... n'entrez pas !

(Le rideau tombe.)

ACTE SECOND.

(Un salon commun à tous dans un hôtel de Bagnères.)

SCÈNE I.

MÉGRET, RAPILLARD. (Celui-ci cherche des journaux dans une armoire.)

MÉGRET.

Ah ça... que cherches-tu donc là, citoyen portier ?

RAPILLARD.

Fais pas attention, citoyen valet-de-chambre, c'est une collection de journaux que je complète pour notre nouvel hôte arrivé d'avant-hier, ce médecin qui demeure dans le pavillon, au bout du jardin, et qui est venu conduire aux eaux de Bagnères sa fille, cette demoiselle qui n'est pas sortie une fois depuis deux jours.

MÉGRET.

Eh bien ! tu t'emploies un peu chaudement pour son service. Je n'en ferais pas plus pour celui de mon maître. Te voilà poudreux de zèle...

RAPILLARD.

Ah ! c'est que je sers un digne homme ! Votre jardinier était malade depuis plus de huit jours ; à peine arrivé, ce médecin lui a ordonné une potion, et aujourd'hui le jardinier se porte comme toi et moi... Eh bien, ce brave docteur... il n'a voulu rien recevoir.

MÉGRET.

En voilà un précieux médecin, qui guérit gratis ; il y en a tant d'autres qui ne tuent même pas à bon marché.... Mais j'oubliais ce que j'avais à te dire, citoyen Rapillard. Veux-tu prier le propriétaire de cet hôtel de faire la note de mon maître, parce que ce soir nous repartons pour l'armée.

RAPILLARD.

Ah ! enfin !...

MÉGRET.

Comment, enfin ?

RAPILLARD.

Non, je veux dire.... enfin.... que j'ai trouvé le dernier journal qui me manquait, et justement celui auquel le médecin tenait le plus... Il n'est pourtant pas nouveau, dix-huit mois de date.

MÉGRET.

Je ne suis pas curieux, mais je voudrais savoir pourquoi le citoyen médecin tient tant à ce journal... Donne-moi ça. (Il lit.) « Le citoyen Perpenna, renommé pour son patriotisme, vient d'inventer des chaussures à doubles semelles... » Voyons plus loin... « La citoyenne Cornélie, celle qui a eu l'honneur d'être choisie par le citoyen David pour représenter la Liberté à la dernière fête, recommande, aux citoyennes pénétrées comme elle des

» meilleurs principes, son établissement de sage-
» femme. » Ça ne doit pas être encore ça.

RAPILLARD.

Mais, citoyen Mégret... ce n'est pas là la partie intéressante du journal... Tiens, regarde de ce côté là... qu'est-ce que je te disais?... Incendie, meurtre, viol ; et plus loin, accident déplorable... Lions ; j'aime beaucoup les accidents déplorables... (Lisant.) « Hier... »

MÉGRET.

Comment, hier ?...

RAPILLARD.

Hier, il y a dix-huit mois.

MÉGRET.

Ah ! bien, bien.

RAPILLARD, lisant.

« Hier, un affreux événement a jeté l'effroi dans le quartier des Filles-Saint-Thomas... Le citoyen Léonce, bon patriote, quoique soupçonné de modérantisme... »

MÉGRET, vivement.

Hein ?

RAPILLARD.

Qu'est-ce que tu as ? tu es incommodé ?

MÉGRET.

Rien, rien ; continue.

RAPILLARD.

« Quoique soupçonné de modérantisme, avait la bassesse d'être amoureux de la fille du ci-devant marquis de Montréal. Contrarié dans son coupable amour par les noirs projets du père de la citoyenne, qui méditait une émigration libéricide, il a résolu de se donner la mort, ainsi qu'à sa maltresse ; et il a mis à exécution ce funeste projet dans son domicile, rue Jockelet. Au bruit de la détonation on est accouru.... Ni l'un ni l'autre n'étaient morts encore... on espère même sauver le jeune homme, qui était évanoui par suite de la perte de son sang. Mais la blessure de la citoyenne Montréal a paru mortelle, et le médecin chez qui elle a été transportée nous fait parvenir à l'instant la nouvelle de son décès... Elle devait comparaitre demain devant le tribunal révolutionnaire avec son ci-devant père et toute son aristocrate de famille. »

MÉGRET, rêveur.

Oui, c'est ça... c'est bien ça...

RAPILLARD.

Comment, c'est ça ? On dirait que tu as des renseignements sur la chose ?

MÉGRET, avec mystère.

Bien plus... et si j'étais sûr de ta discrétion,

je l'avouerais que j'ai figuré dans cette histoire.

RAPILLARD.

Comment ?

MÉGRET, baissant la voix.

J'en étais le portier ; et c'est mon maître, que tu connais, qui en était le locataire.

RAPILLARD.

Comment... le citoyen Berteville...

MÉGRET.

Dans ce temps-là il s'appelait Léonce tout court ; c'est un vrai roman... A peine rétabli de sa blessure, il courut à la frontière afin de se faire tuer pour de bon. Ayant rompu avec mon propriétaire, je partis par la même occasion que le citoyen Léonce, car il y avait long-temps que je voulais défendre la patrie ! Je suivais l'armée avec les bagages. Le citoyen Léonce voulait se procurer une seconde fois la mort ; il courait comme un fou au-devant des boulets, des balles et des biscailens : et il n'a jamais pu attraper que des grades... Il y a des gens qui ont un guignon !... Un jour, par pur égoïsme, il se jette devant un de ses chefs qui s'exposait au feu de toute une colonne... il sauve le chef ; eh bien !...

RAPILLARD.

Eh bien...

MÉGRET.

Trois balles dans son chapeau, deux dans son uniforme, pas une égratignure pour lui ! et, au contraire...

RAPILLARD.

Comment, au contraire...

MÉGRET.

Le chef était riche, vieux, sans enfans... Déjà il avait pris mon maître en amitié. A l'issue de la campagne il adapte le citoyen Léonce.

Air :

Il fait mon maître héritier
De son nom, de ses richesses ;
Puis, pour plus de politesses,
Meurt notre vieil officier.
Beaucoup d'or, pas de blessures,
Quel champ vaste aux conjectures !
A d'étranges aventures
Mon maître était réservé,
Notre histoire vous le prouve :
C'est un père qui s'y trouve
Au lieu d'un enfant trouvé.

Continuation du même guignon.

RAPILLARD.

On n'est pas plus malheureux que cet homme-là.

MÉGRET.

Cependant, il faut tout dire... A la dernière campagne, devant Mayence, mon maître a été désensorcelé par une balle, mais elle ne l'a pas tué. Ce sont les suites de cette blessure qui nous ont fait venir prendre les eaux de Bagnères, de sorte que nous

voilà extrêmement riches et bourgeois... jusqu'à ce soir. Nous attendons aujourd'hui un commissaire de la Convention qui doit nous dire à quel corps d'armée nous devons nous rendre. Moi, de portier que j'étais, je suis devenu valet-de-chambre... bien logé, bien couché, bien nourri, et convaincu maintenant que l'égalité est une chimère... Quant à mon maître, toujours triste... Il aurait pu se marier s'il eût voulu... mais bah ! il a refusé les plus brillans partis. C'est une douleur incorrigible.

RAPILLARD.

Il se consolera.

MÉGRET, hochant la tête.

Non !... oh ! pour cela, jamais ! Toutes les nuits, il se lève et marche dans sa chambre ; il prononce en sanglotant le nom d'Isabelle... elle s'appelait Isabelle... il ne voit personne, et tout voisin lui semble un indiscret... un ennemi dont il doit se défier. Ces Baudrand qui logent vis-à-vis de nous, porte à porte, l'oncle et la nièce... Eh bien, nous les évitons, et ce n'est pas l'embarras : ils nous le rendent bien... ils se cachent de nous comme nous nous cachons d'eux. Je gagerais que ce sont des suspects... hein ? citoyen portier, tu dois savoir ça, toi ?..

RAPILLARD.

Je sais, je sais que l'heure se passe et que le médecin m'attend, et que je vais lui porter les journaux...

MÉGRET, le ramenant en scène.

Mais dis-moi donc... ces Baudrand...

RAPILLARD.

Inconnus ! totalement inconnus... L'oncle toujours couché, toujours malade ; la nièce bien attentive, bien soigneuse, et bien jolie ! Voilà tout ce que je sais... l'oncle prend du tabac comme un gentilhomme.

MÉGRET.

Comme un gentilhomme ! c'est quelque ci-devant, quelque proscrit.

RAPILLARD.

Ça se pourrait bien.

MÉGRET.

C'est sûr.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LÉONCE. Il a entendu les derniers mots.

LÉONCE, sévèrement.

Silence ! si ce sont des proscrits, raison de plus pour vous taire.

MÉGRET.

Citoyen capitaine...

LÉONCE.

Je vous ai plusieurs fois recommandé plus de discrétion ; si je vous surprinds encore à faire de telles

conjectures, rappelez-vous bien ceci, Mégret, je vous chasse.

RAPILLARD, bas à Mégret.

Diable ! diable ! citoyen valet-de-chambre... on n'a pas pour toi les égards...

MÉGRET.

C'est rien, c'est rien ; motus !

RAPILLARD.

On se taira, foi de portier. (Il sort.)

MÉGRET.

Je suis satisfait.

LÉONCE.

Ce commissaire de la Convention que j'attends...

MÉGRET.

Il n'est pas encore arrivé, capitaine.

LÉONCE.

Et mes lettres?...

MÉGRET.

Il n'y en a pas, capitaine.

LÉONCE.

Pas de lettres!... c'est impossible.... Cours à la poste, vois s'il n'y a rien pour moi.... va vite et reviens... Ah! (Le rappelant.) que parlais-tu tout à l'heure de proscrits?

MÉGRET.

Oh! rien, capitaine.... c'étaient nos voisins, ce Baudrand et sa nièce, qui logent de ce côté de l'hôtel, et je soupçonnais... Rapillard assurait que... Enfin l'oncle est toujours au lit, ça n'est pas naturel.

LÉONCE.

Mégret, je vous ai pris à mon service parce que vous m'aviez témoigné un véritable dévouement lorsque ma vie était en danger. Moi aussi, je fus long-temps malade, et vous n'avez pas voulu quitter mon chevet, je m'en souviens. Mégret, sois tel aujourd'hui que tu te montrais il y a dix-huit mois; plains Baudrand qui souffre, plains-le davantage s'il se cache... aide-moi à le sauver s'il est proscrit : songe aussi à cette jeune fille si belle et si touchante.

MÉGRET.

Comment, capitaine?

LÉONCE.

Oui, j'ai tant de choses à réparer... Il y a une famille de nobles à qui j'ai été si fatal... les Montréal! les uns sont morts, les autres sont en Amérique et ne peuvent revoir la France. En attendant, je paierai ma dette à tous leurs frères d'infortune. Poursuivre les ennemis de la France, mais sauver les proscrits! voilà la tâche que je me suis faite... voilà mon devoir, à moi! c'est presque une expiation!...

MÉGRET, à part.

La belle ame! ah! la belle ame! (Haut.) Vous avez raison capitaine, et moi aussi, si vous vous dévouez, je me dévouerai! je veux être comme vous un brave homme, un homme généreux! — Je vais à la poste.

SCÈNE III.

LÉONCE, seul.

Point de réponse de Paris! Obtiendrai-je enfin ce que je sollicite depuis si long-temps... la radiation du nom de Montréal sur la liste des émigrés! Feraï-je rouvrir la patrie aux derniers survivans de cette malheureuse famille dispersée par l'exil? Ah! si je réussissais!..

SCÈNE IV.

LÉONCE, LOUISE BAUDRAND.

LOUISE.

(Elle entre avec précaution, s'arrête; puis, se décidant tout-à-coup, va droit à Léonce.)

Allons, il n'y a que ce moyen. Monsieur Berte-ville!

LÉONCE, se retournant.

Mademoiselle...

LOUISE.

Personne ne peut nous entendre, monsieur; vous êtes officier... on vous dit brave, généreux; à l'insu de mon oncle, qui désapprouverait ma démarche, je viens à vous, et je vous demande appui et protection...

LÉONCE.

Un danger?

LOUISE.

Pour mon oncle, monieur! un malade affaibli par les années, et par une blessure que les fatigues d'une suite forcée ont rouverte... car il a été officier comme vous, il a combattu pour la France; mais maintenant...

LÉONCE.

Achez...

LOUISE.

Nous sommes proscrits. A Bordeaux nous n'avons échappé qu'à grand'peine aux arrestations... Cachés ici depuis quelques jours, nous espérions nous soustraire à toutes les recherches; mais je viens d'apprendre qu'un commissaire de la Convention arrive aujourd'hui même... et cette nouvelle m'a fait frémir. Nul doute que cette maison ne soit visitée, fouillée par lui, et alors la retraite de mon oncle est découverte; il est pris, jugé... Ah! monsieur! sauvez-nous. Avant l'arrivée de cet homme qu'on attend, faites que nous puissions partir... par grace!... faites-nous obtenir un passeport. Un moyen de fuir, monsieur, un moyen de fuir.

LÉONCE.

Je le voudrais, mademoiselle... je le voudrais à tout prix... Depuis que je vous vois, un inexplicable intérêt m'a attaché à vos malheurs; mais ce que vous me demandez est impossible: moi-même je pars ce soir et c'est pour rejoindre l'armée.

LOUISE.

Non, non, tout vous est possible car vous avez un commandement... Vous portez les épaulettes de capitaine et votre présence seule serait un sauf-conduit... Songez, monsieur, que chaque minute nous rapproche du danger et que peut-être tout à l'heure il ne sera plus temps... Un envoyé de la Convention!... mon Dieu! s'il entre ici et que mon oncle y soit encore, tout est perdu. Oh! que mon oncle ne meure pas! notre malheureuse famille compte déjà assez de victimes... elle a été frappée par plus d'un bourreau.

LÉONCE.

Cette famille quelle est-elle?... peut-être ses titres à la proscription ne sont-ils pas irrévocables? Parlez, quelque faible que soit mon espérance, je vous promets tout dévouement... mais accordez-moi toute confiance.

LOUISE.

Ce nom... je n'ose le dire... il découragerait peut-être la protection d'un officier de la République; et cependant quelqu'un de puissant s'intéresse à nous, quelqu'un qui croit pouvoir nous sauver sans trahir ses devoirs envers la France...

LÉONCE.

Mais on vient... Hâtez-vous... qui êtes-vous donc?...

LOUISE.

Je m'appelle Claire de Montréal... mon oncle le comte de Montréal, frère du marquis.

LÉONCE, à part.

La sœur d'Isabelle...

LOUISE.

Vous pâlissez... Ah! vous savez tous les malheurs qui ont fait à cette noble famille une célébrité d'infortune. (Apercevant le Commissaire.) Ciel!...

SCÈNE V.

LÉONCE, LOUISE, un COMMISSAIRE de la Convention, RAPILLARD.

LÉONCE, bas, à Louise.

De la prudence... contenez-vous.

LE COMMISSAIRE.

Pourquoi ce cri? quelle est cette jeune fille? Voyons, citoyenne... qu'est-ce que cela signifie? Citoyen Berteville, bonjour; tu m'attendais, n'est-ce pas. Mais d'où vient l'épouvante de cette femme? pourrais-tu m'expliquer...

LÉONCE, bas, à Louise.

Ne répondez pas. (Haut.) C'est peut-être la vue de ton grand sabre, citoyen commissaire, et l'effroi que me cause à moi-même ton air sombre et rebarbatif.

LE COMMISSAIRE.

Bon! ne vous faut-il pas un commissaire à l'eau rose? je me trouve très bien, et ma figure répond à

la sévérité de l'office que je viens remplir. J'ai mission expresse de poursuivre et d'arrêter les aristocrates et les chouans... partout où ils se cachent... et l'on me dit qu'à Bagnères, où nous sommes, il s'en trouve beaucoup qui ne sont malades que du nom qu'ils portent... Si tu veux, citoyen Berteville, nous les chercherons ensemble.

LÉONCE.

Soit.

LE COMMISSAIRE.

Ça, tu ne veux pas me dire qui tu es!

LÉONCE, passant au milieu.

Je réponds de la citoyenne.

LE COMMISSAIRE, à Rapillard.

Et toi, m'en réponds-tu?

LÉONCE, à part.

Insolence!...

RAPILLARD.

L'oncle de la citoyenne est un brave homme.

LE COMMISSAIRE.

Ah!... il y a un oncle...

RAPILLARD.

Malade...

LOUISE, bas, à Léonce d'une voix mourante.

Par pitié, sauvez-nous.

LE COMMISSAIRE.

Hé! où est-il cet oncle? son nom?

RAPILLARD.

Le citoyen Baudrand.

LE COMMISSAIRE, à Louise.

Et vous...

LÉONCE.

Assez, monsieur, assez! ces perquisitions m'offensent; pas une question de plus! j'ai dit que je répondais de ces deux personnes.

LE COMMISSAIRE.

En vérité, citoyen Berteville, je t'admire et il ne faut rien moins que les services que tu as rendus à la République, pour que mon admiration ne se manifeste point un peu trop vivement. Que tu répondes de toi j'y consens; que tu répondes des personnes de ta famille, je le tolère... mais que tu prétendes en vertu de tes services m'interdire toute exécution des devoirs que m'a imposés la Convention... voilà qui sent un peu le despote pour une république... je veux et je dois m'informer de l'état et des antécédens du citoyen Baudrand et j'en ferai autant pour toutes les personnes qui habitent ce hôtel... et d'abord il doit y avoir ici un registre. Qu'on me l'apporte... je veux le consulter... et si les renseignements qu'il renferme ne me satisfont pas pleinement...

RAPILLARD.

Oh! diable!..

LE COMMISSAIRE.

Eh bien! ce registre...

RAPILLARD.

Le voici! le voici!...

(Le Commissaire ouvre le registre et le consulte en parlant bas à Rapillard.)

LOUISE, bas, à Léonce.
Monsieur, si les perquisitions continuent... nous sommes perdus...

LÉONCE, bas, à Louise.
Louise, pardonnez à ma question, le temps presse : votre oncle est-il votre plus grande affection ?

LOUISE.

Oui, parmi les vivans.

LÉONCE.

Êtes-vous bien décidée à sacrifier toute chose à son salut ?

LOUISE.

Ma liberté, ma vie... sans hésiter.

LÉONCE.

Acceptez-vous la fuite, n'importe sous quel nom et à quelle condition ?

LOUISE, le regardant fixement.

Je vous ai dit que j'étais décidée.

LÉONCE.

C'est bien.

LE COMMISSAIRE, haut.

Citoyenne, tout ceci ne me paraît pas clair, mènemoi à la chambre de ton oncle, je veux l'interroger moi-même.

LÉONCE.

Citoyen, j'ai le droit de m'y opposer ; d'après tes propres paroles, tu m'as autorisé à répondre de ma famille.

LE COMMISSAIRE.

Ah ! bah ! est-ce que la citoyenne est ta cousine ?

LÉONCE.

Non.

LE COMMISSAIRE.

Ta sœur peut-être ?

LÉONCE.

Non.

LE COMMISSAIRE.

Alors qu'est-elle donc ? car elle n'est pas ta femme.

LÉONCE.

Elle va l'être : oui, j'épouse la citoyenne Louise Baudrand... (Au Commissaire.) Et j'espère qu'ici l'insulte doit s'arrêter.

LOUISE, à part.

Sa femme !... mon oncle sera sauvé du moins.

LE COMMISSAIRE.

Certainement... certainement, la chose est trop gaie. Maintenant je te crois, citoyen Berteville ; mais souviens-toi que ce soir tu rejoins l'armée, et que ce mariage doit par conséquent se faire aujourd'hui... je serai présent à la cérémonie... tu veux bien m'accepter pour témoin ? Je m'invite d'avance au repas.

LÉONCE.

Comme il te plaira.

LE COMMISSAIRE.

Il te faut un second témoin, songe à tout préparer.

LÉONCE.

J'y songe. (A Louise.) Louise... dans une heure vous serez ma femme (A mi-voix.) et dans une heure vous aurez un passeport, à mon nom ; dans une heure, vous et votre oncle, vous partirez... (A part.) Et moi, ce soir... et sans retour...

LOUISE, avec reconnaissance.

Oh ! monsieur !

LE COMMISSAIRE.

A bientôt, citoyen.

LÉONCE.

Dans une heure.

LE COMMISSAIRE.

Je ne m'attendais pas qu'une noce rentrât dans mon département.

(Le Commissaire sort ainsi que Louise, chacun d'un côté opposé.)

LÉONCE.

Rapillard ! cherche-moi un second témoin.

RAPILLARD.

Il y a dans cet hôtel un digne médecin, qui habite avec sa fille le petit pavillon.

LÉONCE.

Dis-lui que je désirerais lui parler ; va, et reviens avec lui. (Rapillard sort. — Seul.) Sauvée ! elle est sauvée ! Ah ! j'ai commencé à payer ma dette... je respire plus librement... le remords s'apaise en mon cœur ; mais qu'elle ignore que celui qui fut aimé d'Isabelle lui offre aujourd'hui sa main ; peut-être la repousserait-elle avec effroi en croyant y voir le sang de sa sœur. Oh ! elle l'ignorera toujours... Je ne m'appelle plus Léonce ; ce nom que le hasard m'avait jeté... n'est plus le mien, je m'appelle Adrien Berteville... et personne en ce pays ne me connaît. Oh ! c'était là le plus digne usage que je puisse faire de ce nom transmis par un bienfait... le donner pour sauve-garde à la sœur de l'infortunée que mon amour a tuée... Aussitôt après la cérémonie, séparés pour jamais... elle... elle ira pleurer Isabelle... et moi, Dieu m'exaucera enfin, j'irai la rejoindre.

SCÈNE VI.

RENAUDOT, RAPILLARD, LÉONCE.

RENAUDOT.

Et tu dis que le citoyen capitaine veut me parler ?

RAPILLARD.

Oui, le voilà.

RENAUDOT.

Bien ; laisse-nous. (S'avancant vers Léonce.) Citoyen...

LÉONCE.

Cette voix !...

RENAUDOT.

Grand Dieu ! Léonce !

LÉONCE.

Renaudot, c'est vous? par quel étrange hasard...

RENAUDOT.

Ce hasard doit bien plus m'étonner, moi, qui retrouve le malheureux, le pauvre Léonce dans le citoyen Berteville, heureux et opulent.

LÉONCE.

C'est vous, Renaudot! oh! de grace, votre main... Il y a si long-temps que je n'ai vu un ami! Votre main... vous me la refusez?

RENAUDOT.

Vous vous en étonnez?

LÉONCE.

Sans doute... Eh! que vous ai-je fait? pourquoi m'avez-vous refusé des soins... pour ma blessure... il y a dix-huit mois?

RENAUDOT.

Votre blessure, si douloureuse qu'elle fût, était sans danger. J'ai dû réserver mes soins pour votre victime.

LÉONCE.

Ma victime, monsieur!... mais ignorez-vous que c'est elle-même qui m'a demandé la mort?

RENAUDOT.

Elle vous a demandé la mort!... Quoi! parce que, dans un moment d'égarément, elle est venue vous dire : « Je ne puis supporter la vie... » vous l'avez prise au mot de sa démençe! vous, qui auriez dû être son guide, vous qui avez été son séducteur, vous avez développé en elle cette affreuse pensée... Ce qui n'était qu'un projet insensé, vous, vous en avez fait une réalité coupable! Dans cette douloureuse communauté d'infortunes, elle a apporté des pleurs et vous des armes!... elle vous a offert son désespoir et vous lui avez donné la mort, la mort qui n'a pas de pitié, pas de remords, qui brise toute espérance, qui anéantit à jamais le droit sacré du repentir... Au lieu de vous faire auprès d'Isabelle l'ennemi de son égarément, vous vous en êtes fait le complice!... Il fallait la défendre, et vous l'avez assassinée!

LÉONCE.

Mais, vous le savez, j'ai voulu mourir avec elle... je me suis frappé à ses côtés.

RENAUDOT.

Et parce que vous avez jeté imprudemment dans le même gouffre, après la vie d'un autre, votre existence qui ne vous appartient pas, vous vous croyez absous! Mais je suppose que vous puissiez disposer ainsi du sang d'Isabelle, que vous ne soyez pas responsable envers sa mémoire de tous les jours où elle pouvait être utile et heureuse sur la terre, qui vous donnait le droit de frapper une famille entière dans son enfant?... Savez-vous, malheureux, tout ce que vous avez fait?... Madame de Montréal, qui venait chercher sa fille, a pénétré malgré moi dans le lieu de cette horrible scène, et madame de Montréal est morte de ce spectacle... Vous avait-

elle donné le droit aussi de disposer de sa vie?... Le marquis de Montréal, brisé par ce double coup, n'a plus songé à sa sûreté : il s'est laissé arrêter... il est mort sur l'échafaud révolutionnaire, mort en vous maudissant... Avez-vous le droit aussi, monsieur, de conduire le couteau qui l'a frappé?

LÉONCE.

Grace!...

RENAUDOT.

Savez-vous ce qu'on a pensé de votre crime, monsieur? ce que disait le marquis de Montréal à l'heure de sa mort?... Ces paroles, elles ont été transmises aux derniers des Montréal sur la terre d'exil... On a douté, malgré votre blessure, que vous ayez voulu réellement mourir... on a dit qu'après avoir eu assez de cruauté pour ouvrir une tombe à Isabelle, vous n'aviez pas même assez de courage pour la partager...

LÉONCE, avec un cri.

Ah! c'en est trop!... Non! Renaudot, on n'a pu le croire... vous ne le croyez pas, du moins... Oui, il est vrai, j'ai été coupable; mais on voulait m'enlever Isabelle! on allait la marier à un autre, et je l'ai frappée!... Mais que moi je n'aie pas voulu la suivre!... Ah! vous ne savez pas avec quelle opiniâtreté j'ai cherché sur la frontière cette mort que ma main n'avait pu m'assurer... Demandez à tous ceux qui m'ont vu sur la brèche des assauts, dans le plus fort de la mêlée, si je cherchais à survivre à Isabelle... Vous ne saurez jamais combien de larmes j'ai versées sur son souvenir... vous ne saurez jamais avec quelle cruauté Dieu m'a puni en me forçant à conserver une existence dont je voulais consacrer les derniers momens à la défense de mon pays et de sa liberté!...

RENAUDOT, touché.

Je vous ai toujours jugé sincère, même dans vos fautes, et je crois, Léonce, que depuis ce cruel moment vous avez fait de votre cœur un sanctuaire pour vos regrets. Sans doute, jamais la préoccupation d'une autre femme...

LÉONCE.

Oh! monsieur, n'achevez pas! c'est trop du crime sans cette lâcheté...

RENAUDOT.

Mais enfin votre existence est opulente et calme; vous pouvez acquérir de la gloire, vous pouvez faire du bien... Elle aussi, sans vous, aurait eu encore quelques nobles jours... (Mouvement de Léonce.) Vous pleurez, Léonce... ah! quelle qu'ait été ma longue colère contre vous, je sens que vous avez toujours un ami dans le fond de mon cœur... Léonce, voici ma main.

LÉONCE, la saisissant et la baisant avec larmes.

Renaudot!

RENAUDOT.

Il n'est pas impossible que vous répariez vos fautes, et peut-être un pardon peut sortir pour vous du tombeau.

LÉONCE.

Un pardon d'Isabelle... Expliquez-vous !

SCÈNE VII.

LÉONCE, RENAUDOT, LOUISE, accourant une lettre ouverte à la main.

LOUISE.

Monsieur Berteville ! monsieur Berteville !

LÉONCE.

Mademoiselle !

LOUISE.

Ah ! je vous trouve enfin, notre ami, notre bienfaiteur ! bonne nouvelle !...

RENAUDOT, à part.

Ces traits ne me sont pas inconnus.

LOUISE.

Hier, ce matin, nous étions encore proscrits... aujourd'hui le nom des Montréal peut se porter tête haute.

RENAUDOT.

Montréal !

LOUISE.

Je ne m'appelle plus Louise Baudrand... je puis le dire maintenant devant tous : je suis Claire de Montréal !

RENAUDOT.

La sœur d'Isabelle ! et elle l'appelle son sauveur !

CLAIRE.

C'est à vous que je dois deux fois le salut de mon oncle, le mien ! à vous, monsieur Berteville !...

RENAUDOT.

Berteville !

LÉONCE.

Mademoiselle...

CLAIRE.

Oh ! n'essayez pas de vous soustraire à ma reconnaissance, car, on nous l'écrit, c'est au crédit, c'est aux sollicitations du citoyen Berteville, officier à l'armée du Rhin, que nous devons tout... Sans vous, nous serions proscrits encore... maintenant je suis libre et riche, maintenant, monsieur Berteville, j'espère m'acquitter envers l'homme qui voulait ce matin épouser la pauvre fille proscrite et fugitive : dans une heure, si vous daignez encore le vouloir, l'opulente héritière sera votre femme !

RENAUDOT.

O ciel !... il voulait lui ! lui !... arrêtez, Claire, arrêtez.

LÉONCE, à part.

Mon Dieu !...

RENAUDOT.

Léonce ! est-ce à vous, Léonce, que Claire de Montréal offre sa main ?...

CLAIRE, tressaillant.

Léonce !...

LÉONCE, à Renaudot.

Grâce ! Grâce !... écoutez... Renaudot.

RENAUDOT.

Et vous, Claire, est-ce bien vous qui parlez d'épouser cet homme ?

CLAIRE.

Oui... mais n'êtes-vous pas son témoin ?...

RENAUDOT.

Son témoin ! moi !... oh ! je l'ai été de son crime...

CLAIRE.

Son crime !... à lui, notre sauveur, notre ami...

RENAUDOT.

N'approchez pas de lui ! c'est le meurtrier d'Isabelle.

CLAIRE.

Lui !

LÉONCE.

Renaudot !

RENAUDOT.

L'assassin de votre sœur !

(Claire pousse un cri et sort précipitamment.)

SCÈNE VIII.

LÉONCE, RENAUDOT.

LÉONCE, arrêtant Renaudot qui veut sortir.

Renaudot... tuez-moi... mais auparavant sachez bien que ce mariage c'était pour moi un devoir. C'était pour sauver cette jeune fille... et son oncle... Un commissaire de la Convention est venu... il n'y avait plus que mon nom à mettre entre eux et l'échafaud, et je le leur ai donné... Ce soir, je parlais... jamais je ne les eusse revus... Mais si coupable, si criminel que je sois, je n'ai jamais cessé d'aimer Isabelle...

RENAUDOT.

Vous !... Puis-je encore vous croire ?

LÉONCE.

Oh ! je ne veux pas emporter votre mépris et la malédiction de cette jeune fille ; j'irai chercher la mort de si près qu'il faudra bien qu'elle me reprenne. Mais à présent, au nom du ciel, puisqu'elle a su le fatal secret que je voulais lui cacher, à présent, mon bon Renaudot...

RENAUDOT.

Hé bien ! que voulez-vous encore ?...

LÉONCE.

Faites que je puisse me justifier... faites que la sœur d'Isabelle m'entende...

RENAUDOT.

Elle... y pensez-vous ?

LÉONCE.

Intercédez, suppliez !... Claire de Montréal c'est tout ce qui me reste d'Isabelle... Quand elle verra ma douleur, mes larmes. . Oh ! courez, mon bon Renaudot, fléchissez-la... il me faut sa présence à tout prix... Sa présence pour moi c'est la clé-

mence de Dieu sur la terre! Oh! faites qu'elle ne me soit pas refusée... oh! ne me laissez pas mourir dans la rage et le désespoir!

(La nuit se fait graduellement.)

RENAUDOT.

Mais comment espérez-vous qu'elle consente à vous revoir?

LÉONCE.

Me voir, non... Tenez, regardez, voici la nuit... la nuit... digne témoin de cette triste et douloureuse entrevue... Eh bien! si Claire de Montréal hésite encore, dites-lui que je serai la agenouillé dans l'ombre, que je ne la regarderai pas, qu'elle détournera la tête... dites-lui qu'elle peut se voiler le visage... mais qu'elle vienne, mon Dieu! qu'elle vienne!

RENAUDOT.

(A part.) Quelle idée! (Haut.) Attendez ici... Je ne puis rien promettre, mais je tenterai du moins.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

LÉONCE, seul.

Ah! ma grâce! obtiendrai-je ce pardon que je cherche et dont mon âme a besoin!... La sœur d'Isabelle me pardonner... le voudra-t-elle!... Oh! le ciel est rigoureux! il ne nous fait comprendre toute l'étendue de nos fautes que par l'énormité du châtement: il ne nous fait voir l'abîme que quand nous y sommes tombés.

SCÈNE X.

LÉONCE, ISABELLE, voilée.

ISABELLE.

Vous avez demandé Claire... me voici.

LÉONCE.

Ah! vous vous étonnez sans doute étonnement de mon audace, moi, Léonce le meurtrier, j'ose reparaitre devant vous, la sœur de ma victime, devant vous qui alliez me donner votre main, et qui l'avez retirée avec horreur... Et pourtant, si vous saviez...

ISABELLE.

Parlez.

LÉONCE.

En vous voyant, et ce matin encore, je ne sais quel souvenir en vous m'a frappé, je ne sais quelle ressemblance avec celle qui n'est plus... j'ai cru retrouver ses regards dans vos yeux, je ressaisissais son accent dans votre voix... J'étais le jouet d'une illusion étrange!...

ISABELLE.

Celle qui est morte... vous l'aimiez donc?

ISABELLE DE MONTREAL.

LÉONCE.

Ah! je n'ai jamais aimé qu'elle! son souvenir me suivra jusqu'au tombeau!... Vous, sa sœur, vous qui connaissez le cœur d'Isabelle, dites-moi qu'elle me pardonne!...

ISABELLE.

Et pourquoi voulez-vous qu'elle vous maudisse? Et quand vous l'auriez oubliée, hélas! c'est notre sort à toutes... Le souvenir qu'elle demande ne doit pas vous alarmer... elle réclame une prière, et non plus une passion sans doute éteinte.

(Mouvement de Léonce.)

AIR: Dans un vieux château de l'Andalousie.

Laissez-la dormir au fond de sa tombe,
Cette pauvre enfant qui vous a chéri...
Des morts dans les cœurs le souvenir tombe,
Qui n'a plus de droits n'est jamais trahi...
Ainsi que des yeux loin de la pensée,
Son ombre aujourd'hui ne demande rien...
Priez un instant pour la trépassée;
A d'autres l'amour tant promis au sien.
Laissez-lui la mort, son unique bien.

LÉONCE.

Ah! ne dites pas cela! c'est un blasphème!... Moi, ne plus l'aimer! moi, dont la vie n'est plus qu'une longue expiation, qu'un éternel sanglot sur sa tombe!... Ah! je ne sais pourquoi votre voix, en ce moment, ressemble à la sienne plus que jamais!... je ne sais pourquoi il se fait qu'elle excite en moi un trouble que je n'ai jamais ressenti... tous mes souvenirs redevennent réalité... Isabelle!... je la vois encore... échappée furtivement de l'hôtel de sa mère, venir me porter tour à tour des pleurs et des paroles de consolation... je la vois désespérée et m'aimant plus encore à force de douleur... je la vois me demandant la mort avec des yeux pleins de larmes... la mort qui devait nous unir... je la vois tomber là! là!... Ah! dites-moi encore qu'elle me pardonne!

ISABELLE, d'une voix émue.

Oui... elle vous pardonne.

LÉONCE.

Cette voix... plus je l'entends... plus ma raison s'égaré!... ah! cette horrible illusion ne me torturera pas plus long-temps!... J'arracherai ce voile... dussé-je être foudroyé en y touchant!... (Il s'avance, Isabelle recule.) Toi, qui me parles, réponds! es-tu Claire de Montréal?... Tu ne me réponds pas.

SCÈNE XI.

ISABELLE, LÉONCE, CLAIRE, RENAUDOT.

CLAIRE, dans la coulisse.

Isabelle! Isabelle!...

ISABELLE.

La voix de ma sœur!...

LÉONCE.

C'est elle...

CLAIRE, paraissant.

Isabelle! Isabelle!... (Elle tombe dans ses bras,
 puis pousse un cri d'effroi en apercevant Léonce.)
 Léonce!...

ISABELLE.

Tu lui pardonneras... tu me verras heureuse,
 ma sœur.

(Léonce est aux genoux d'Isabelle. Renaudot les con-
 temple. — La toile tombe.)

FIN D'ISABELLE DE MONTRÉAL.